

Dr Sylvain Mimoun / Elisabeth Chaussin

L'UNIVERS MASCULIN

Hommes / Femmes :
instaurer un vrai dialogue

Santé, sexualité, paternité,
le Viagra en question

SEUIL PRATIQUE

2442822X

61

L'UNIVERS MASCULIN

8
D3

1999-42692
Lg 34-n4-2705

Ouvrages de Sylvain Mimoun

Des Maux pour le dire
Flammarion, 1990
J'ai lu, 1998

La Consultation psychosomatique
Les Empêcheurs de penser en rond, 1992

Traité de gynécologie, obstétrique, psychosomatique
Flammarion, 1999

Dr Sylvain Mimoun
Elisabeth Chaussin

L'UNIVERS MASCULIN

SANTÉ, SEXUALITÉ, PATERNITÉ, LE VIAGRA EN QUESTION

Éditions du Seuil
27, rue Jacob, Paris VIe

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

DL- 30 03 1999 13765

ISBN 2-02-036140-X
(ISBN 2-02-020811-3, 1re édition)

© Éditions du Seuil, octobre 1995 et mars 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

QUELQUES MOTS 9

1. DANS LA PEAU D'UN HOMME 13

Sous le signe de l'action 13
Le corps délaissé 25

2. DANS LA TÊTE D'UN PÈRE 37

Un enfant pour quoi faire ? 37
Franchir le pas 41
Être père 44

3. LE CORPS DE L'HOMME :
UNE MÉCANIQUE DES FLUIDES 51

Les métamorphoses de la puberté 51
La miction 54
L'érection 60
Les mécanismes du plaisir 66
La reproduction 69
Les hormones, fondement biologique du désir sexuel ? 70

4. LA SEXUALITÉ AU MASCULIN 73

Quelques idées préconçues 73
Y a-t-il une norme du plaisir ? 86
Quand le sexe s'égare 93
L'art des caresses 97

5. VIVRE EN COUPLE 107

Les écueils à éviter 107
Vers une meilleure compréhension mutuelle 113
Comment aller plus loin avec plaisir ? 118

6. LE VIRAGE DE LA CINQUANTAINE 125

Les hommes, moins préparés que les femmes 125
La crise masculine 127

Savoir pour dépasser 130
Renaître et poursuivre 135

7. L'HOMME ET LA MALADIE 141

A qui s'adresser en cas de difficultés urinaires ou sexuelles masculines 141
Les troubles sont les plus forts 142
L'homme souffre et se tait 143
Il attend des miracles 144
La consultation andrologique 145
Un dialogue se noue 147
Les phases de l'examen clinique 147

8. LES TROUBLES DE LA SEXUALITÉ 149

Un bilan statistique 149
L'« impuissance » au quotidien 150
Les principales difficultés 152
La consultation 158
L'importance des causes psychologiques 165
Les remèdes : un mélange subtil du corps et de l'esprit 173
Puis vint le Viagra®, médicament d'un nouveau type 177

9. L'HOMME FACE À L'INFERTILITÉ 199

Résistances masculines 199
Pathologie de la fécondité 201
Les facteurs d'hypofécondité 203
La consultation pour infertilité 206
Les traitements 212
Résultats et bilan psychologique 219

10. LA PROSTATE ET LES TROUBLES URINAIRES 227

La consultation 229
Pathologie de la prostate 232

ÊTRE UN HOMME 241
BIBLIOGRAPHIE 245
TABLE 247

QUELQUES MOTS...

Il n'y a plus, en théorie, de domaines réservés aux hommes. Sur le marché du travail, des rivalités directes et indirectes existent de plus en plus ; sur le plan de la fertilité, les femmes ont désormais la possibilité d'être les seules à décider de l'utilisation de leur corps, tant par l'usage répandu de la contraception que par les lois sur l'interruption volontaire de grossesse ; dans la famille enfin, l'autorité parentale a remplacé l'autorité paternelle.

Mais alors, que signifie être un homme, si le terme ne renvoie plus qu'à des rôles ? Si une réflexion sur le masculin, la virilité, l'idée d'homme apporte un début de réponse, ce sont surtout les comportements dans la vie quotidienne que nous avons tenté de dévoiler à travers les thèmes du corps, de la sexualité, du couple, de la paternité... Il s'agit bien d'un « dévoilement », en effet, car ces comportements vont tellement de soi que les hommes n'en ont pas vraiment conscience ; dévoilement aussi parce que, de leur côté, les femmes voudraient comprendre ce qui leur paraît souvent si complètement étrange chez leur père, leur fils, leur compagnon...

Il est admis par tout le monde aujourd'hui que le sexe « fort » est plutôt « faible » et fragile, tant sur le plan psychologique que physique. On a même repéré cette différence au niveau des spermatozoïdes, puisque l'on sait que les spermatozoïdes porteurs du chromosome Y (masculin) sont plus rapides que les spermatozoïdes porteurs du chromosome X (féminin), mais qu'ils sont aussi plus fragiles.

Si l'on constate aujourd'hui une certaine transmission d'informations de mère à fille, sur le corps féminin et son fonctionnement, il n'en va pas encore de même du côté des hommes. Ceux-ci parlent généralement peu de l'intimité de leur corps et ne le connaissent d'ailleurs pas toujours : bien que l'organe sexuel masculin soit extérieur et se voie facilement, la méconnaissance de l'anatomie sexuelle masculine, et a fortiori de sa physiologie, est très fréquente.

Lorsqu'ils parlent du temps qui passe, les hommes font souvent référence au temps matériel, extérieur, au temps perdu qui gêne leurs activités sociales, et non au temps intime, intériorisé, propre à la femme. Se comportant comme s'ils étaient éternels, les hommes ont

tendance à remettre à plus tard un certain nombre de projets concernant leur vie privée (projet d'enfant par exemple). De la même manière, ils tentent d'ignorer les problèmes de santé qui les assaillent, soit par inquiétude, soit par dérision, soit encore parce qu'ils n'ont pas appris à parler de leur mal-être intime – et cela aboutit souvent à la « politique de l'autruche ». La plupart d'entre eux attendent donc que soit installé un problème vraiment sérieux (perte de l'érection répétitive, gêne majeure pour uriner...) pour enfin s'intéresser à leur corps. Avec le risque qu'il soit parfois trop tard.

Des plaintes de plus en plus fréquentes sont exprimées par les hommes en consultation. Chercher les causes de leurs symptômes mène les médecins à découvrir des problèmes qui dépassent le cadre strict de leur profession. Face à des êtres qui souffrent, se découvrent vulnérables et s'ouvrent enfin, le médecin doit mobiliser un savoir élargi, pour puiser à la source d'autres disciplines (psychologie, sociologie, anthropologie, linguistique...) dont nous utiliserons ici certains développements. De fait, ce livre traite des symptômes masculins les plus fréquents (problèmes sexuels, de fertilité ou prostatiques) en tenant compte du vécu, de la part psychologique et émotionnelle des plaintes exprimées par les hommes.

Ce qu'il y a d'intéressant, depuis l'entrée du Viagra dans l'arsenal thérapeutique, c'est que l'on prend, enfin, en considération les troubles de l'érection. Si des hommes ignoraient encore qu'il existait des traitements, difficile pour eux aujourd'hui de feindre l'ignorance. Il est vrai, aussi, qu'avec l'augmentation de l'espérance de vie, il y aura davantage d'hommes de plus de 50 ans, ce qui laisse prévoir un accroissement des difficultés érectiles de causes organiques. On ne parlait pas ou peu de la sexualité du troisième âge (a fortiori du quatrième), il est probable que, désormais, les personnes âgées vont oser parler de leur sexualité.

Bien sûr, il existe des solutions pour « en sortir ». Pour aider l'homme à quitter ses inquiétudes, nous nous appuyons sur la médecine et la psychologie, certes. Mais nous pensons que l'apaisement passe aussi par une meilleure communication entre le monde des hommes et celui des femmes. Ce qui est décrit ici n'a pas la prétention d'avoir valeur de loi, tant il est difficile de généraliser, mais chacun (et chacune dans sa relation à l'homme) devrait pouvoir se reconnaître ici ou là.

Il semble qu'il y ait actuellement un intérêt général pour trouver un équilibre entre hommes et femmes, pour des retrouvailles entre ces deux « planètes » apparemment si différentes. Cet équilibre ne sera jamais trouvé si la modification ne vient pas de l'individu. Les individus ont

en effet tendance à se cacher actuellement derrière la notion si irresponsabilisante de « société ». Or, si on limite le rapport homme/femme à une question de droit et de pouvoir, on risque fort d'en rester à la guerre des sexes. Si au contraire on privilégie une meilleure connaissance de soi, une meilleure connaissance de l'autre et le désir d'une véritable relation, de nombreuses nouvelles voies devraient s'ouvrir.

Chapitre 1

DANS LA PEAU D'UN HOMME

SOUS LE SIGNE DE L'ACTION

Si le latin distinguait encore entre *homo* – « humain » – et *vir* – « homme, mâle », le français moderne fait l'amalgame. Ainsi pris pour l'*être humain*, l'homme n'est pas, ou rarement, pris en considération. Si vous cherchez par exemple dans l'index d'un ouvrage d'ethnologie, dans une encyclopédie ou dans une bibliographie le mot clé « homme », vous ne le trouverez presque jamais pour « mâle », mais dans le sens de humain – alors que le mot clé « femme » vous renverra à de nombreuses pages ou rubriques spécifiques. Il existe plus de 3 500 livres sur les femmes actuellement sur le marché, contre une quinzaine sur le sexe mâle. C'est à croire que les hommes n'existent pas. Ils ne semblent pas en souffrir. Le fait d'être pris pour « objet d'étude » peut même leur sembler bizarre, ou vraiment suspect car enfin, « un homme, c'est un homme ».

Virilité...

Les stéréotypes de la virilité dans nos sociétés ont souvent été décrits. Pour commencer, l'homme est le sexe fort : il doit assurer, maîtriser et conquérir le monde. Obligé d'être *efficace* et *performant*, il devra donc manifester le plus possible sa puissance sexuelle et sociale (aventures, belles voitures, pouvoir...). Ces thèmes sont largement exploités par les publicitaires. Voici les mots clés utilisés pour une nouvelle voiture (paru dans la presse écrite masculine en septembre 1994) : « A quoi servent les *performances* de votre auto si votre *famille* (...) *puissance* du moteur et *sécurité*. » Remarquons que depuis quelque temps, la voiture est devenue le symbole, non plus seulement de la virilité, mais du père de famille, de l'homme *responsable* et *sécurisant* pour les autres.

De son côté, Élisabeth Badinter[1] souligne que l'identité masculine

1. Elisabeth Badinter, *XY – de l'identité masculine*, Paris, Éd. Odile Jacob, 1992.

« est associée au fait de posséder, prendre, pénétrer, dominer et s'affirmer, si nécessaire, par la force ». Elle dresse aussi le catalogue des pires stéréotypes masculins : « obsédé par la concurrence, attaché à la performance intellectuelle et sexuelle, sentimentalement handicapé, content et sûr de lui, agressif... ». C'est l'image caricaturale d'un *gagnant qui n'a besoin de personne et qui ne craque jamais*. A l'image du chêne de la fable de La Fontaine, il résiste ou il casse, il ne plie pas. C'est la figure du héros qui ne peut que s'élever et se battre – à ciel ouvert puisqu'il doit faire ses preuves. D'ailleurs, un homme qui se tournerait vers son monde intérieur – associé, à tort, uniquement aux émotions et sentiments –, celui-là ne serait pas un homme.

En fonction de l'histoire de chacun et de son éducation, ce modèle est présent plus ou moins ouvertement dans les esprits de tous, et pas seulement dans ceux des hommes. Les valeurs dominantes correspondent en effet aux valeurs masculines : recherche de la performance, de l'efficacité, non-acceptation de la faiblesse, etc.

C'est l'été. Il fait chaud et voilà des heures qu'un petit groupe marche le long d'un sentier de grande randonnée. Une petite fille de 5 ans pleurniche. Elle n'en peut plus, elle veut s'arrêter. Paul, son frère de 6 ans, ronchonne : « J'ai soif, c'est quand qu'on arrive ? » Nul ne réagit. La petite fille s'arrête soudain, trépignant sur place, tandis que son frère surenchérit « J'ai mal aux pieds... » « Ça suffit ! dit le père, arrête de pleurnicher ! Allez, on avance. » Sa femme lui fait signe de porter la petite. Il installe la fillette sur ses épaules, en lançant à son fils : « C'est pas en râlant que tu y arriveras, regarde Pierre, il marche bien, lui ! » Paul jette un œil maussade sur son copain Pierre, puis regarde sa mère. Elle lui tend la main.

Voici deux enfants qui ont beaucoup appris en dix minutes : le petit garçon « savait » déjà qu'il ne devait pas pleurer ni se plaindre, puisqu'il commence par une question détournée. En même temps, le voici renforcé dans l'idée qu'un garçon doit être fort, au moins autant que son copain. Il comprend aussi que s'il a un problème, son père ne s'en émeut pas, ne veut pas le savoir. Une fille en revanche a le droit de se plaindre et en use – et en plus, ça marche ! – une mère peut s'attendrir et être secourable. Mais Paul n'a pas le choix, pour être un homme, il doit marcher, d'autant plus que la comparaison à Pierre risque de provoquer du mépris à son égard.

Chaque jour, à chaque pas, nous pouvons voir à l'œuvre les effets culturels de la différence des sexes, et la façon dont elle est involontairement ou sciemment transmise aux enfants. Un garçon devra se conformer le plus possible à l'idéal masculin et la société en attendra

certains comportements et pas d'autres. On s'attend par exemple à ce qu'il s'intéresse aux sports, aux voitures, et pas à la couture ou à la danse.

A lonesome cow-boy

Depuis l'avènement du cinéma et de la télévision, la culture américaine a envahi le monde, donnant du héros mâle une image typée. Westerns ou films de guerre l'ont montré *seul*, dur, *résistant* à toutes les épreuves et toujours gagnant ou mourant héroïquement. Quand il fait (rarement) preuve d'émotion, loin d'être une faiblesse, c'est une preuve d'humanité. Que les femmes soient folles de lui ou garces, il les possède mais ne s'attache à aucune, James Bond étant, à cet égard, le plus caricatural. Au pire, avec la catégorie des Supermen, la relation sexuée à la femme est totalement évitée. Le moteur même de ces héros est l'*action*, dans laquelle il y a toujours *lutte* pour le plus fort, pour la puissance, affirmation de la *virilité*. Lucky Luke en est un bel exemple humoristique : il est solitaire, ne reçoit l'aide de personne, réussit tous ses exploits et repart toujours vers la prairie, où il entretient une relation privilégiée avec... son cheval !

Tout petit déjà

Le rapport de l'homme à son propre sexe prend naissance dans la petite enfance. Dès l'âge de 18 mois, l'enfant commence à découvrir qu'il y a du masculin et du féminin dans le monde qui l'entoure, c'est la phase d'imitation. Il mime son entourage proche qui, en fonction de son sexe, favorisera tel ou tel type de modèle.

Il est évident que toutes ces « découvertes » auront des conséquences psychologiques, qui dépendent du milieu de l'enfant, de son environnement familial et, en premier lieu, du père et de la mère. La ressemblance anatomique avec son père et son affection pour lui inciteront le petit garçon à s'imaginer « comme papa ». S'identifier, c'est justement désirer s'approprier les caractéristiques de quelqu'un d'autre. Dans cette période, le jeune enfant adopte (consciemment ou non) des gestes, des attitudes et des opinions de son père, qui devient le modèle privilégié de l'image masculine. Ainsi se fait l'apprentissage des rôles sexuels.

C'est vers 5 ou 6 ans que l'enfant prend réellement conscience de la différence des organes génitaux mâles et femelles, pourtant il établit déjà des distinctions tranchées entre les fonctions masculines et féminines, à tel point que si le père accomplit des tâches ménagères, il apparaît aux enfants comme « apportant une aide ». Autrement dit, comme

l'a montré le sociologue Pierre Bourdieu, la conscience des différences sexuelles se constitue en même temps que la distinction entre les rôles paternels et maternels. C'est pourquoi un petit garçon ne jouera pas comme une fille, même avec un « jouet de fille » : Julien, 6 ans, ayant reçu pour Noël une poupée, l'a surnommée « Cadeau-de-Noël » – nom neutre qui atténuait son côté féminin. Il jouait beaucoup avec elle : l'essentiel de son activité consistait à lui apprendre le judo ou à lui faire l'école (en lui donnant moult corrections).

Le jeu est bien sûr un des facteurs d'identification au père et à la mère, et les jeux effectués avec les pères sont plus physiques, engagent plus d'action. Mais, pas plus que les mères, les pères ne s'occupent de la même façon des garçons et des filles[1], « le petit garçon qui grandit est modelé tout aussi inexorablement que la petite fille selon un moule particulier » et prédéfini[2]. Ce moule collectif est la batterie de rôles soi-disant naturels attribués à chaque sexe, qu'il convient de repérer pour ne pas en être trop dupe.

Un modèle : le père

Maxime, 32 ans, vient un jour me consulter parce qu'il a « peu de désir sexuel », ce qui pose quelques problèmes conjugaux. Au cours d'une consultation, j'apprends que son fils de 5 ans a des terreurs nocturnes et des absences dans la journée, il devient soudainement rêveur, ce qui préoccupe sa maîtresse à l'école. J'invite Maxime à se détendre et à répondre le plus spontanément possible à ma question :

– Si c'était vous, ce petit garçon, qu'est-ce qui vous aurait préoccupé ainsi ?

– Mais moi ce n'est pas pareil, je me suis toujours demandé si j'étais un homme !

Devant mon air interrogateur, il poursuit :

– Je me suis toujours demandé si j'avais des couilles. Mon père, enchaîne-t-il, avait sans cesse cette expression à la bouche en parlant des autres. Un tel n'avait rien dans le slip, il n'était pas un homme... Quant à moi, il ne me parlait jamais. Je me souviens de m'être même demandé, étant enfant, ce qu'étaient des couilles, si j'en avais ou non, et j'étais terrorisé à l'idée de ne pas en avoir. J'ai donc gardé le silence.

– Et votre fils, en a-t-il ?

– J'espère ! répond Maxime très surpris.

1. Voir à ce sujet : Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles*, Paris, Éd. des femmes, 1973.
2. Margaret Mead, *Mœurs et Sexualité en Océanie*, Paris, Plon, 1963.

– Les avez-vous nommées, en avez-vous parlé avec lui ?
– Non pas encore, il est trop jeune...
Silence, puis :
– Je ne vais quand même pas faire la même erreur que mon père !

Son fils a retrouvé une attitude normale, de jour et de nuit, dès que Maxime eut simplement parlé avec lui d'homme à homme. « Le plus marquant, c'est que mon fils m'a dit : "Mais alors je suis un homme !" » Cette initiation du fils a aidé le père à récupérer sa propre virilité.

C'est le père, en principe, qui sert de modèle premier à l'identité masculine – ce que nous étudions plus en détail dans le chapitre sur la paternité. Disons simplement ici que le père est un initiateur. Que l'initiation « efficace » est celle qui, passant par le corps et le langage, confirme le sexe du fils. Chassant les doutes sur son sexe, en lui confirmant sa virilité, la reconnaissance du père installe une puissante sécurisation chez le petit garçon.

Jusqu'à preuve du contraire

La question de l'identité de genre est ravivée à l'adolescence, car s'exprime alors le besoin d'un corps sexué masculin reconnu par soi et par les autres. C'est à partir de la parole et de l'attitude des hommes adultes que l'adolescent va imaginer son propre devenir sexuel ; encore faut-il qu'il ait eu la possibilité de s'accepter, d'être un garçon. C'est pourquoi l'adolescent a besoin de se mesurer à son père pour « estimer » – dans les deux sens du terme – son sexe. Un garçon ne doit pas être une fille, aussi attend-on de lui un rôle souvent caricatural de façon à lever toute ambiguïté.

Il semble qu'une bonne part des difficultés d'identité pour l'homme réside dans le fait de *ne pas être une fille*. Nous verrons comment le fils doit, dans un premier temps, s'extraire de la symbiose avec sa mère, et avec le corps de sa mère (cf. p. 44). Tout au long du processus de développement du garçon, une sorte d'opposition constante à la femme se crée, comme pour mieux « se faire mâle », qui engendre la crainte d'être pris pour une femme, crainte et opposition qui, avec l'âge, changent d'objet, prenant l'homosexuel comme contrechamp. Il est d'ailleurs significatif que dans notre vocabulaire, « émasculé » et « efféminé » peuvent être attribués au garçon et non à la fille : avec l'un, quelque chose est enlevé, avec l'autre, quelque chose est ajouté, mais n'est pas à sa place. Il est vrai aussi que, de par le monde, l'homosexualité masculine est quasi universelle, même si elle est rare ou ritua-

lisée. Nous verrons cette peur inconsciente réapparaître ici ou là, en cas de conflit intérieur.

La peur relevée par les psychologues d'être pris pour une femme, ou de ne pas être un homme, est peut-être plus spécifique encore chez les Français. Laurence Wylie, professeur de langue et civilisation française à l'université de Harvard (États-Unis) qui a écrit sur les Français, nous racontait dans les années 80 comment la gestuelle des mâles français était perçue comme efféminée par ses étudiants. Michèle Sardes[1], parmi les stéréotypes appliqués par les Américains à l'homme français, relève que ce dernier, étant perçu « comme un homme qui passe sa vie aux pieds des femmes, derrière elles ou dessus, (...) se trouve identifié à l'idée de la femme. Il se charge de féminité ». Comme ceux de L. Wylie, des étudiants ont été soumis à un questionnaire et il s'avère que les petits garçons français vus dans des films « leur paraissent peu différents des filles » et que les hommes « leur semblent efféminés. » « Tout se passe comme si le Français amateur de femmes finissait par être gagné par une espèce de contamination de féminité. »

Michèle Sardes montre d'autre part la richesse et l'importance de la symbolique féminine dans la représentation de la patrie (Marianne, La République, La Liberté, etc.), les autres pays se reconnaissant dans des figures emblématiques masculines. Rien d'étonnant donc à ce que les hommes français cherchent plus que d'autres à se démarquer de cette figure de proue qu'ils mettent pourtant en exergue. Rien d'étonnant à ce que l'homosexuel en France ait été souvent taquiné, voire rejeté. Si les psychologues parlent d'homosexualité latente, d'homosexualité psychique dans les bandes adolescentes ou les clubs d'hommes, ce n'est pas sans savoir que la plus grande peur de ces hommes est d'être homosexuel, ou pris comme tel. Une enquête montre qu'aujourd'hui encore la majorité des hommes se considèrent d'autant plus masculins qu'ils ne sont pas homosexuels. Ainsi la « signification phallique » a pris en France une importance démesurée.

L'enfant, puis l'adolescent, va compléter son identité sexuelle en s'intégrant dans un groupe formé de membres du même sexe. La *bande* permet de se situer et de s'évaluer.

La vie en bandes

Ayant fait siennes les valeurs masculines, l'homme en devenir va poursuivre son initiation à la vie sociale par le biais d'un groupe dans

1. Michèle Sardes, *Regard sur les Françaises*, Paris, Stock, 1983, p. 34.

lequel il se sent à l'aise, puisque ses membres partagent le même langage, les mêmes attitudes.

Voyons, à travers le récit d'une institutrice, « comment le héros (...) passe tant bien que mal (et plutôt mal que bien) du chaos miraculeux de l'enfance à l'ordre féroce de la virilité[1] ».

« Je les ai beaucoup observés à la récréation, ils sont tous en bande. Il y a le chef entouré de son noyau dur – ceux qui sont ravis de ne pas être chef et reconnaissent celui-là comme tel – et il y a des éléments fluctuants. J'ai l'impression que ceux-là pourraient être des chefs, mais ils ne le sont pas. Je ne comprends pas comment ça fonctionne, ce n'est pas seulement du charisme, en tout cas, ces enfants-là refusent d'obéir et s'éloignent au moindre conflit. Mais ils ont du mal à rester hors de la bande et reviennent après quelques jours pour se mesurer à nouveau. Ils se regroupent par affinités, souvent en fonction du degré de réussite scolaire. En classe, ils sont constamment en compétition, et parfois le rapport s'inverse dans la cour : les premiers deviennent les derniers en foot par exemple. Chaque bande semble avoir son territoire : le « terrain », les toilettes, près ou loin des filles... Ils jouent beaucoup à se bagarrer, j'appelle ça la « fausse baston » – au début j'intervenais, maintenant je sais qu'il s'agit d'un jeu. On a l'impression qu'ils font semblant et que c'est très sérieux en même temps, une sorte de bagarre ritualisée. Ils maîtrisent parfaitement leur force et savent sur qui ils tapent – en général pas sur un plus petit. Il y a comme un code de l'honneur et, finalement, rarement des coups graves, mais ils sont durs entre eux, constamment à se mesurer : ils adorent commander, s'insulter (les jurons en arabe sont passés dans les mœurs), se menacer. Ce doit être fatigant d'être un garçon ! »

Les amitiés entre garçons comportent souvent une certaine dose d'agressivité simulée, façon d'entrer en matière en se mesurant. Cette institutrice explique aussi que lorsqu'un nouveau arrive, il y a au moins trois jours d'affrontement avec les autres, « comme s'ils ne savaient pas se rencontrer autrement qu'en s'attaquant, en se provoquant. Et puis ça se tasse, un beau jour, le nouveau est intégré, il a choisi son camp – ou un camp l'a choisi ».

Deborah Tannen[2] donne de nombreux exemples de la sociabilité entre garçons qui créent « plus volontiers des liens sur le mode offensif et se posent en s'opposant », ce qui est une manière de reconnaître la valeur de l'autre – puisqu'on ne s'attaque pas à moins fort que soi.

1. Michel Leiris, *L'Age d'homme*, Paris, Gallimard, 1939 (Folio, 1973).
2. Deborah Tannen, *Décidément, tu ne me comprends pas !*, Paris, J'ai lu, 1993.

Lancer un défi, c'est accorder un honneur, c'est tendre une perche, c'est accorder à l'autre une valeur puisqu'il est censé relever le gant.

Les normes sociales encouragent la compétitivité chez les garçons : ils apprennent ainsi très tôt à percevoir la vie comme un défi permanent et le monde comme une arène où le plus fort gagne, mais où, par conséquent, ils sont menacés. « Dans le monde hiérarchique des garçons, seul compte le statut, le fait d'y accéder », de le maintenir, et la manière dont ils jouent explique pourquoi, devenus des hommes, ils peuvent vite avoir l'impression d'être humiliés, provoqués ou dominés.

A la différence de celles des filles, les relations amicales des garçons sont plus volontiers dirigées vers l'action commune que vers la recherche d'une intimité partagée. Du fait d'un nombre restreint d'amis proches, on voit bien comment le groupe d'adolescents peut avoir valeur de famille d'élection.

Code d'honneur chez les ados

Le regroupement des adolescents existe partout, dans des sociétés plus traditionnelles et dans le monde occidental, aujourd'hui comme hier. L'historien Georges Duby[1] raconte ces bandes de « jeunes » *(juventus)* constituées dans le monde chevaleresque du XIIe siècle, la jeunesse d'alors se définissant « comme la part de l'existence comprise entre l'adoubement et la paternité », donc entre l'instant où le jeune homme devient chevalier et le mariage. Le « jeune » se trouve incorporé dans une bande d'« amis » qui s'« entraînent comme des frères ». La joie règne dans ces bandes qui se livrent au jeu, à la chasse, à la guerre, qui errent avant de se fixer. « Vouée à la violence, la "jeunesse" constitue (...) l'organe d'agression et de tumulte. » L'errance est une quête de la gloire, mais aussi de l'épouse, chacun étant animé par l'espoir du mariage – que beaucoup n'atteindront jamais. Le football ou le rugby ont remplacé le tournoi, mais certains ne retrouvent-ils pas dans cette description un vague souvenir ? Souvenir de liens entre garçons, manifestant l'amitié virile, engageant l'action pour un but commun ou la recherche continuelle de défis à relever.

La bande, l'équipe, regroupe des *frères*, donc des égaux. Il est essentiel de respecter le copain et d'en être respecté. Le statut s'exprime dans le degré d'autorité, mais aussi dans le degré d'indépendance. Comme les héros, comme les petits de l'école primaire, l'adolescent mâle ne

1. *Hommes et Structures du Moyen Age*, Paris, Mouton, 1973, p. 214-215.

peut se mesurer qu'à un autre de même statut et de même force physique ou intellectuelle. Cette notion du respect lié à l'égalité, code de l'honneur au masculin, vivra encore chez l'adulte.

Certains resteront longtemps dans une bande, d'autres erreront de femme en femme et d'autres encore choisiront l'homosexualité. Pour la plus grande majorité cependant, c'est la rencontre avec une femme qui interrompra cette période.

Entre hommes

Marc, un célibataire de 36 ans, fait partie d'une bande qu'il appelle « les collègues » (expression du Midi) : « Je retrouve les collègues samedi. On va au Parc des Princes. C'est pas pour le match, c'est pour se retrouver. C'est un rituel païen : on se retrouve à midi, on va au match et ça se termine par une tournée des bars. C'est sympa... Même ceux qui sont mariés viennent... On parle de sport, de boulot, de vacances surtout... de femmes... plus tard, quand on est un peu cassés ! » Le sport, ou la chasse, réunissent ainsi fréquemment les hommes entre eux.

On remarque que le mariage met souvent fin, non seulement à la bande, mais à l'amitié masculine, c'est pourquoi Marc insiste sur le fait que « même les copains mariés viennent ». Du fait que les amitiés entre hommes ne semblent tenir que grâce à des activités partagées, lorsque ces activités n'existent plus – peut-être du fait de l'épouse, mais aussi du fait que les hommes prennent au sérieux les responsabilités, abandonnant de ce fait leurs activités ludiques –, les amis s'éloignent. D'autre part, lorsqu'ils ne rencontrent pas de problème sérieux, ils n'appellent généralement pas leurs amis proches et, le temps passant, des amitiés s'effilochent.

Certains remédient à l'isolement vis-à-vis des autres hommes que provoque le mariage en se joignant à un club, à un parti politique, etc. Quentin, 35 ans (marié et père de famille), constatant qu'il ne voyait plus ses amis par manque de temps et faute d'occasions, a rejoint un Lyons Club (réservé pour la plupart aux hommes), car « les réunions sont des prétextes qui me poussent à rencontrer mes amis. De plus, à travers les actions sociales engagées, j'ai l'impression de me rendre utile ». Ici encore, l'action est le moteur des rencontres. Certaines femmes considèrent que si les hommes ne déjeunent ni ne dînent avec leurs vieux copains, comme elles le font entre elles, c'est qu'ils n'ont rien à se dire, ce rien signifiant « rien de sérieux ».

« Je m'occupe, moi, de choses sérieuses »

Un sujet sérieux, c'est un sujet qui concerne le monde. Entre hommes, on parlera donc de sujets extérieurs à soi, d'activités, d'opinions sur les faits de société. Le sport, la politique, l'actualité ou la profession sont ici tout désignés ; autant de sujets où ils ne se sentent pas intimement impliqués. S'ils abordent des sujets pouvant être personnels, comme le mariage, ce sera le plus souvent d'une manière impersonnelle, abstraite, exprimant des considérations générales et évitant de se confier personnellement – attitude conforme à ce que l'on attend d'un homme.

Une des conséquences de cet état d'esprit est que les hommes – pris globalement – répugnent à parler de leurs problèmes personnels à leurs amis. Reconnaître un homme comme ami, c'est prôner une égalité entre soi et l'autre : confier un problème revient à avouer une faiblesse et à se mettre en position d'infériorité. Si l'homme se confie malgré tout à un ami, ce dernier minimisera le problème, « C'est rien mon vieux... » et passera à autre chose, façon de ne pas entendre cette faiblesse momentanée. Il est probable que plus l'homme s'identifie au mâle, moins il peut communiquer ses problèmes ou états d'âme. D'ailleurs il n'a pas appris à communiquer ses impressions ou sensations passagères, genre de détails insignifiants qui ne valent pas la peine d'être mentionnés.

Pour ne pas afficher cette soi-disant faiblesse, il lui restera l'humour, le cynisme ou... les femmes qui, elles, vivent au contraire sur le mode du partage inconditionnel, des faiblesses comme de la force.

À QUI LES HOMMES SE CONFIENT-ILS ?

L'enquête sur les comportements sexuels en France montre que les hommes se confient moins que les femmes sur leur vie affective et sexuelle et que majoritairement « les confidents sont des confidentes » : « Dans 62 % des cas, c'est avec une femme qu'on discute. » Les hommes ayant le moins de confidents sont les « cadres, les professions intellectuelles supérieures et les professions intermédiaires », donc ceux qui ont un statut plus élevé : ayant une position élevée à défendre, ils n'ont pas le droit de craquer, pas même de confesser une baisse de tension passagère.

Ça ne pleure pas, un homme

Ces images de force et d'indépendance (en particulier affective), d'un idéal fait de maîtrise de soi, de volonté de se surpasser et de goût du risque ou du défi hantent petits et grands. La vie est une épreuve permanente où ils doivent constamment tester leur valeur et où il est facile de se sentir agressé de tous les côtés.

Il est évident que si l'on pousse à peine certains éléments de ces stéréotypes, on atteindra vite des troubles psychologiques comme la dépression masquée ou les angoisses. En effet, un homme peut tenter de se conformer au modèle, agissant comme s'il était insensible et masquant ses émotions, mais cela se paie au prix d'un gros effort psychologique qui peut laisser des traces.

Que les féministes aient pu dire que le « mythe de la masculinité » est soutenu par les hommes pour exprimer leur supériorité, c'est une chose, mais les cliniciens savent bien qu'en essayant de tendre vers cet idéal mythique l'homme ne peut que difficilement se sentir « à la hauteur », ce qui remet en question sa propre virilité. La lutte est intérieure dans la confrontation à l'idéal masculin, comme si celui-ci exerçait une pression dans le psychisme. Tellement habitué à lutter dans le monde, l'homme perçoit mal ce combat intérieur, mais l'angoisse peut se présenter au détour du chemin et le laisser complètement démuni. Quel homme en effet atteint cet idéal ? « Trop dur, trop contraignant... Tôt ou tard la plupart des hommes prennent conscience qu'ils sont aux prises avec un type masculin qu'ils n'arrivent pas à réaliser. De là découle une certaine tension entre l'idéal collectif et la vie réelle[1]. »

A l'heure actuelle, on rencontre de plus en plus de troubles majorés par le contexte psychosomatique, dont ceux qui touchent directement l'appareil génital de l'homme : difficultés sexuelles, douleurs, insensibilité... Derrière cette symptomatologie, on retrouve tout ce qui participe au malaise masculin : manque de confiance en soi, manque de confiance en l'autre, blocage émotionnel et affectif. Il est donc important que chaque homme (mais aussi chaque femme) module la réalité de ces images stéréotypées. Au cours des consultations (quel qu'en soit le motif), il est de plus en plus fréquent de rencontrer des hommes qui expriment leurs doutes, leur malaise, ou pleurent. Il serait bon qu'ils comprennent et acceptent qu'il est positif d'exprimer son mal-être (même en pleurant), car cela permet de le reconnaître, condition néces-

1. Elisabeth Badinter, *ibid.*, p. 201.

saire pour l'évacuer. Tout clinicien perçoit la difficulté des hommes qui, ne pouvant s'autoriser à se laisser aller à pleurer ou à exprimer leur faiblesse, aboutissent à une dépression, parfois au suicide ou, ce qui est malheureusement très fréquent dans le monde et en France en particulier, à l'oubli dans l'alcool.

En consultation cependant, un nombre croissant d'hommes s'autorisent à exprimer leurs problèmes. L'émotion sort parfois malgré eux, comme pour François, un grand bel homme de 35 ans, qui consulte pour des douleurs testiculaires de plus en plus gênantes. Lors des premières consultations, il avait une attitude « classique » chez les hommes : un air détaché en parlant de son trouble. Il parlait de son corps mais pas de lui-même, ou plutôt il faisait comme si son corps n'était pas lui-même, la souffrance n'était pas intériorisée. Il disait très bien d'ailleurs qu'un homme ne devait jamais se plaindre, qu'il ne lui fallait jamais pleurer... Il avait fortement grondé son fils de 7 ans qui était rentré à la maison en pleurant parce qu'un camarade l'avait frappé. Non seulement il ne l'a pas consolé, mais il l'a houspillé en lui disant « qu'un homme ne pleure jamais et que maintenant il était un homme ». C'est dire le malaise dans lequel il se trouva quand, lors d'une consultation, trop submergé par ses doutes, il a craqué et n'a pu retenir ses larmes. François a eu beaucoup de mal à revenir en consultation car, disait-il, « comment pourrai-je me remontrer devant vous ? ». Certains hommes, en effet, n'osent pas revenir, ce qui ne fait que majorer leur mal-être, dont ils ont dès lors pris conscience, mais sans l'accepter ni se donner les moyens de l'évacuer. D'autres, au contraire, prennent heureusement conscience que ces réactions sont saines et vont leur permettre de sortir de l'impasse où ils croyaient être.

Des rôles bien définis sont ainsi attribués à l'homme, qui opposeront l'intérieur à l'extérieur : vie publique/vie privée, travail/famille, société/maison, monde objectif/monde psychique, etc. On a dit que la femme avait été confinée dans le dedans. Certes, mais l'homme est tout autant confiné dans le dehors et sa place n'est guère plus enviable : son éducation tend presque exclusivement à le préparer au monde social et au monde du travail.

En référence au modèle caricatural de ce que la société attend de l'homme, l'urologue-andrologue G. Arvis[1] note huit fonctions attendues : l'homme doit être un amant puissant, un mari rassurant, un protecteur pour la famille, un travailleur efficace, un chef sachant gérer ses

1. Gabriel Arvis, *Andrologie*, tome II, Paris, Éd. Maloine, 1989.

biens ; il doit être fertile, un père sachant éduquer ses enfants et un fils respectueux. Comment ne pas craquer !

Ces visions du masculin ont bien sûr des conséquences sur la façon dont les autres perçoivent et se comportent avec Pierre, Paul ou Jacques, mais aussi sur toute leur façon d'être et de penser, à commencer par leur relation avec leur corps.

LE CORPS DÉLAISSÉ

L'homme prend conscience très tôt de son identité sexuelle. Avec elle, il incorpore des valeurs, des gestes et attitudes, des projets. Ces dispositions vont de pair avec une définition socialement et psychologiquement déterminée des fonctions attribuées aux deux sexes. Ces idées du masculin sont-elles projetées dans le corps mâle ?

Le déni du corps

Lorsqu'on demande à des hommes l'image qu'ils ont d'eux-mêmes, ils énoncent généralement une série de qualités, de caractères qui les situent socialement et psychologiquement. Si l'on spécifie la question, « qu'est-ce pour vous que le corps », les sourcils se froncent et c'est le silence. Après une réflexion perplexe, certains s'avouent très narcissiques, disent qu'ils soignent leur corps, d'autres avancent timidement qu'ils ne savent pas, qu'ils n'y ont jamais pensé.

Matthieu, 26 ans : « Je ne le perçois pas... ou pas encore peut-être. Je ne suis pas d'accord avec lui, pas en accord... je dois être *a-corps*, poursuit-il en riant. J'ai la sensation d'une maison aux multiples pièces, aux multiples membres, dont aucun n'est totalement habité. » Michel, 33 ans, voit son corps comme indépendant, quasi séparé, un objet investi d'autant plus de puissance qu'il n'a pas le sentiment d'en être maître. Quant à Charles, 50 ans, il répond par une théorie, ne s'appropriant son corps à aucun moment : « *On* ne sait rien sur le sexe masculin... les femmes sont tournées vers l'idée de procréer, la vie... chez nous, *ça* bande et si *c'*est malade c'est la mort, parce que la maladie s'actualise dans le fantasme de la castration... le corps de l'homme c'est le sexe, donc, forcément, la castration et la mort : ou ça marche et on n'en parle pas, ou... Le corps de l'homme, ça n'existe pas, *ça* n'existe que comme objet de souffrance. » Sans doute excessive, cette description nous apprend cependant une chose importante : la façon

la plus sûre et la plus immédiate de percevoir ce corps-là est à travers l'action du corps lui-même, en particulier l'érection. Elle actualise le corps, « *ça* bande ».

Il est évident que percevoir son corps à travers ses mouvements propres – indépendants du moi – c'est n'en percevoir qu'une image négative, en creux, dans le manque ou la douleur. Si *ça* ne bande plus, c'est la mort – mais ce n'est pas de mon fait. Dans cette perspective, seules la douleur ou la mort permettent de prendre conscience que *ça* existe.

Il existe aussi des hommes plus sensitifs qu'intellectuels. Pour eux le corps est, mais demeure flou, « sans relief » ; il faut la médiation des sensations pour le percevoir. Ces hommes sont dans une relation plus positive au corps, qui cependant demeure extérieur. Ils mettront l'accent sur la gestuelle, les mouvements du corps, la sensualité, le sport, etc. Ces deux types ne sont pas forcément en opposition, mais peuvent se vivre chez le même homme à des moments différents. Dans tous les cas, c'est l'action qui donne le relief, l'existence même. Nombreux sont donc les hommes qui ne perçoivent leur corps que dans la douleur, l'effort, le manque (non-action, c'est toujours de l'action).

L'analyste Guy Corneau[1] fait remarquer très justement que les pères occidentaux « ne sont plus que des initiateurs du cerveau », du fait du clivage corps/esprit, et que les hommes sont de plus en plus désincarnés, comme si les femmes avaient l'apanage de la chair, de la sensualité et de la sensibilité. De leur côté, les homosexuels, parce que dans la marge, sont les premiers hommes à avoir perçu l'enjeu que représente le corps, lieu de rencontre entre l'intérieur et l'extérieur. Ce n'est pas pour rien non plus que les thérapies « New Age » fleurissent dans les pays occidentaux, pour apprendre à communiquer à travers des expériences sensorielles et pas uniquement par l'intellect et la parole. On ne saurait trop insister sur l'importance, pour l'homme moderne, d'oser l'incarnation, de réapprendre le corps.

Une image morcelée

Nous voulons parler des représentations du corps et de ses fonctions, de la manière dont ils sont perçus et vécus par les hommes. Dans ce corps désincarné, la hiérarchie des valeurs masculines se trouve projetée. Interrogés sur « les parties les plus importantes de leur corps », les hommes mettent en avant la tête, le sexe, puis les mains. Ils expliquent, chacun à leur manière, que la tête est le « siège de l'esprit et de la rai-

1. *Père manquant, fils manqué*, Gentilly, Éd. de l'homme, 1992.